

**Mauricio Segura** dans  
le souffle d'Oscar Peterson  
Page F 3



Retour dans l'imaginaire  
des **contre-culturels**  
Page F 6

# LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR • LES SAMEDI 13 ET DIMANCHE 14 FÉVRIER 2016



POINT FINAL

## Huguette Gaulin, sœur de feu

Vie et poésie  
imbriquées  
dans un quotidien  
porté par une  
grande colère

SOURCE LES HERBES ROUGES

La poète Huguette Gaulin en 1970 à l'âge de 26 ans

«Vous avez détruit la beauté du monde!»  
Tel est le cri ultime lancé par la poète Huguette Gaulin alors qu'elle s'immole sur la place Jacques-Cartier, à Montréal, le 4 juin 1972. C'est aussi sur ces mots insoutenables que renaît la série Point final consacrée cette fois aux disparitions marquantes d'écrivains québécois.

CAROLE DAVID

**L**e Vieux-Montréal des années 70, celui de l'hôtel Nelson, des bars, de la jeunesse étudiante, de la montée du féminisme et des mouvements écologiques dans l'insoutenable mémoire de ce fait divers à la une des journaux. Dans mes souvenirs d'adolescente: les objecteurs de conscience, la petite fille brûlée au napalm courant dans une rizière dans l'interminable guerre du Vietnam, l'étudiant tchèque qui répond par le feu contre l'entrée des chars dans son pays et le fantôme de cette jeune femme, Huguette Gaulin. Les événements ne subsistent parfois que par une certaine arrogance.

La poète n'a que 27 ans quand elle s'immole par le feu. À partir de ce geste, on fait d'elle un personnage public. Quelques mois auparavant, elle a quitté mari et banlieue, habite seule avec son fils un modeste logement du Plateau-Mont-Royal. En consultant son carnet de notes, demeuré jusqu'à aujourd'hui inédit, elle écrit parlant de ce temps vécu: «Elle frémit à voir son visage joliment découpé d'entre les appareils électriques de la cuisine.»

Ce portrait est celui d'une femme qui manifestement se sent à l'étroit dans son rôle d'épouse et de ménagère. Vie et poésie semblent être im-

« Je lutte contre la terre  
[...] contre des forces  
meurtrières; je lutte parce  
qu'il y a des façons  
indécentes de mourir »

Huguette Gaulin

briquées dans ce quotidien porté par une grande colère. Entre «je» et «elle», ce moi soumis aux déchirures définit dans ses multiples images l'identité de cette jeune femme qui se pense en rupture avec son monde.

Une esthétique de la résistance

Contrairement à d'autres suicidés, la poète a laissé peu d'indices sur les raisons de son geste. Sans doute son projet est-il à l'état de sensations, de sentiments, d'images qui l'assaillent. Gaulin construit le deuil de soi dans ces fragments, matériau de l'écriture à venir; certains sont tapés à la dactylo, d'autres écrits à la main multipliant les ratures, les reprises, les mises au point.

Ils oscillent entre récits oniriques, souvenirs d'enfance, journal intime qui accorde une large place à son fils et à son quotidien de femme à l'étroit dans un monde qui ne la satisfait pas. «J'allais faire l'amour avec le feu puisque je ne trouvais pas de compagnon plus puissant, plus tenace. J'allais me pervertir dans le feu, me laver à même les cendres», écrit-elle. Les blessures qu'elle s'infligera semblent provenir de cette difficile réunion entre le corps et

l'esprit. Est-ce de se sentir déjà morte que de se voir ainsi touchée par les flammes?

Les frères Marcel et François Hébert sont ses voisins et amis. Elle leur confie et travaille avec eux son premier manuscrit d'abord soumis à L'Hexagone puis aux éditions du Jour. Pour subvenir à ses besoins, elle occupe de petits emplois. Elle lit Lautréamont, Nicole Brossard, Anne Hébert, Jacques Ferron, Nelligan. De son vivant, ses poèmes ont été publiés dans les revues *Les Herbes rouges* et *La Barre du jour*. Son œuvre courte et percutante, «Lecture en vélocipède» regroupe trois recueils — *Nid d'oxygène* (1970), *Recensement* (1971) et *Lecture en vélocipède* (1971) —, et paraît aux éditions du Jour à l'automne 1972, quelques mois après le triste événement.

Rien dans ses poèmes n'annonce sa mort. Des mots, des vers devenus squelettes, fantômes, restes, os polis, fondés sur une esthétique de la résistance. Le travail ascétique sur la langue révèle une écriture qu'on a souvent à tort qualifiée de formaliste. Ce recueil posthume ne peut être relu à travers le prisme de l'autobiographie mais plutôt avec l'ardeur de ce moi soumis aux déchirures luttant contre le silence, laissant l'indéchiffrable se découvrir. Les vers du premier poème de *Nid d'oxygène*: «no 588 / cimetière de la Côte-des-Neiges / le soleil rouge aéroliithe à cinq heures» pointent la tombe d'Émile Nelligan, figure tutélaire, ange noir.

«Je lutte»

Le dimanche 4 juin, le temps est à l'orage. Avant de partir, dans cette manière d'être prête après un long et douloureux travail, elle laisse une note et un testament olographe à son ami: «François, amitiés. Je pars, il n'est pas onze heures [...] un matin on enfle sa jupe, on

VOIR PAGE F 4 : FEU

## Pierre Ouellet, mémorialiste hallucinant

Dans le temps embrasse l'utopie  
révolutionnaire des années 1970,  
ici, maintenant

DANIELLE LAURIN



**C**rise d'Octobre. Grèves d'ouvriers, répression, chefs syndicaux en prison, manifestations de masse. Soulèvements ici et là dans le monde. Groupuscules d'action directe. Guerre du Vietnam... Pierre Ouellet embrasse tout cela et plus encore avec son roman *Dans le temps*. Mais à sa façon.

Au-delà des faits, c'est l'esprit du temps qui est restitué. Et les idéaux, mis de l'avant dans les années 1970, qui sont décortiqués. Ou plutôt, qui reprennent vie, dans toute leur nécessité. Et leur démesure. Poussés à l'extrême limite.

L'amour libre, l'imagination au pouvoir, la révolution permanente, la recherche incessante d'absolu: tout est poussé à l'extrême limite dans ce livre. Y compris la forme, exploratoire, allégorique, onirique, fantasmagorique, qu'il emprunte.

Pas question ici d'explication, d'analyse, d'évaluation. Pas de sésame ouvre-toi. Comme si l'auteur n'avait d'autre choix pour aborder ces années-là que d'épouser le délire ambiant. Au risque de demeurer énigmatique. Comme si l'énigme faisait partie de l'époque telle que vécue de l'intérieur, tout autant que de sa restitution.

Pierre Ouellet nous convie à une expérience exceptionnelle dans ce roman. Expérience exigeante. Exigeant de nous une posture d'ouverture, dans une sorte d'attention flottante. *Dans le temps* se pose comme un défi.

Défi de laisser le texte s'imprégner en nous, faire son chemin par toutes sortes de conduits, souterrains, aériens, ou autres. Laisser les images parler, l'étrangeté s'insinuer. Lâcher du lest, se délester du sens tel qu'on l'entend habituellement. Lire avec tous nos sens. Comme on se laisserait contaminer, en somme.

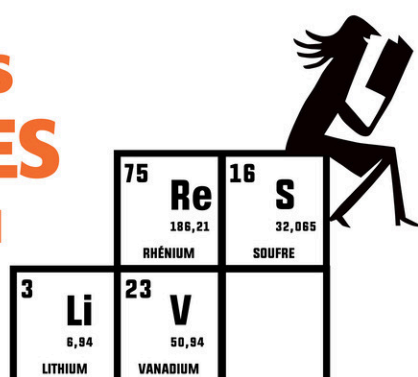
VOIR PAGE F 4 : MÉMORIALISTE



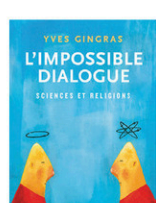
ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Pierre Ouellet

**Salon des  
SCIENCES**  
Jusqu'au 3 avril



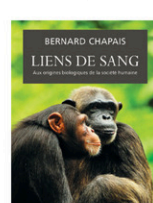
**25 FÉVRIER À 19 H**  
L'impossible dialogue:  
sciences et religions



Avec  
**Yves  
GINGRAS**

Boréal

**10 MARS À 19 H**  
Liens de sang: aux origines  
biologiques de la société humaine



Avec  
**Bernard  
CHAPAIS**

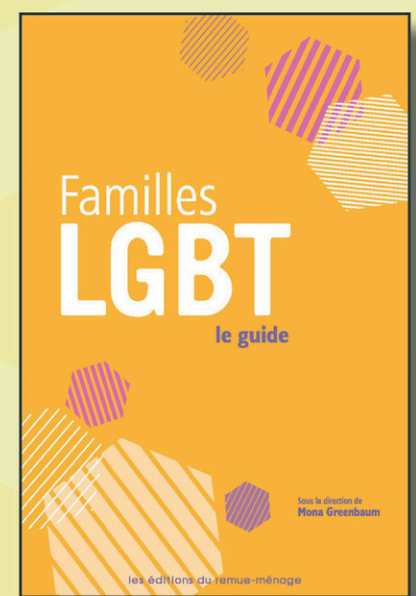
Boréal

Librairie  
**Monet**  
Des livres  
et des libraires

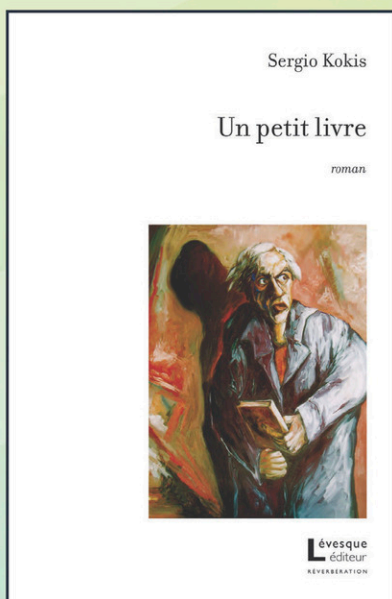
librairiemonet.com

# DES LIVRES D'ICI

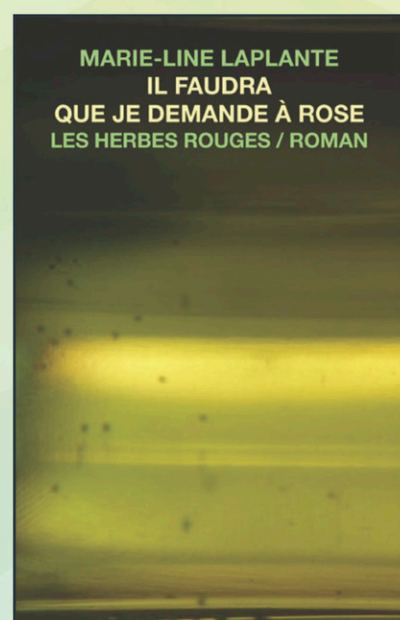
POUR S'ÉVADER,  
RÉFLÉCHIR,  
S'INFORMER, S'AMUSER,  
S'ÉMOUVOIR, RELAXER,  
DÉCOUVRIR...



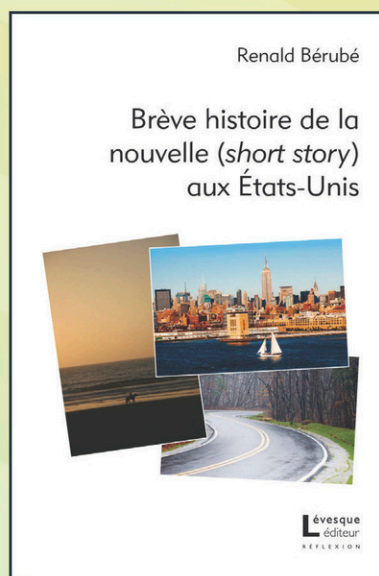
**Mona Greenbaum**  
**Remue-ménage**  
28,95 \$  
Aussi en numérique



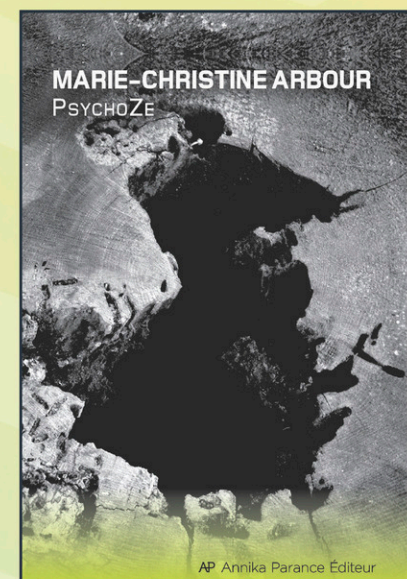
**Sergio Kokis**  
**Lévesque éditeur**  
25 \$  
Aussi en numérique



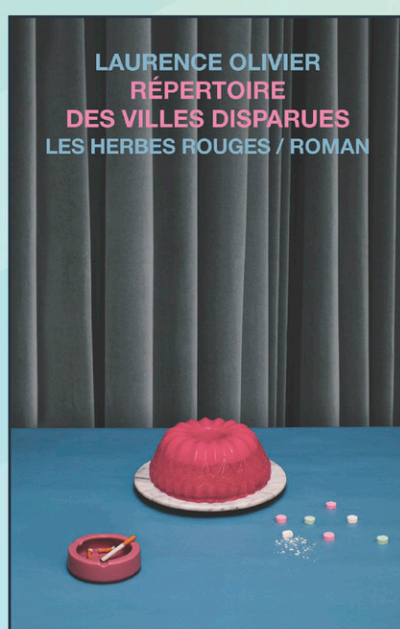
**Marie-Line Laplante**  
**Les Herbes rouges**  
24,95 \$  
Aussi en numérique



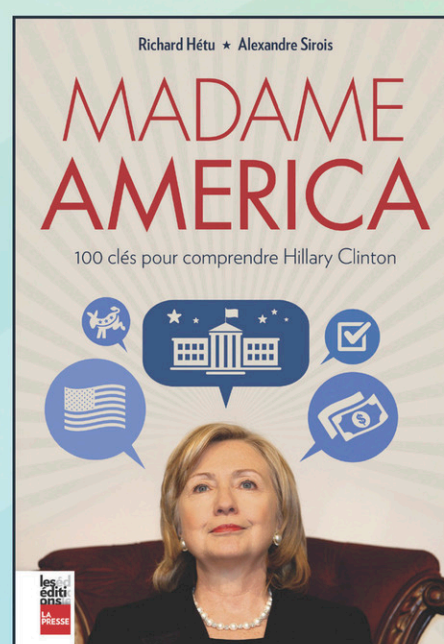
**Renald Bérubé**  
**Lévesque éditeur**  
27 \$  
Aussi en numérique



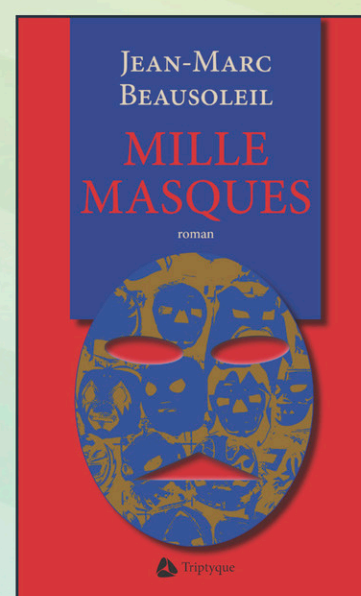
**Marie-Christine Arbour**  
**Annika Parance Éditeur**  
24,95 \$  
Aussi en numérique



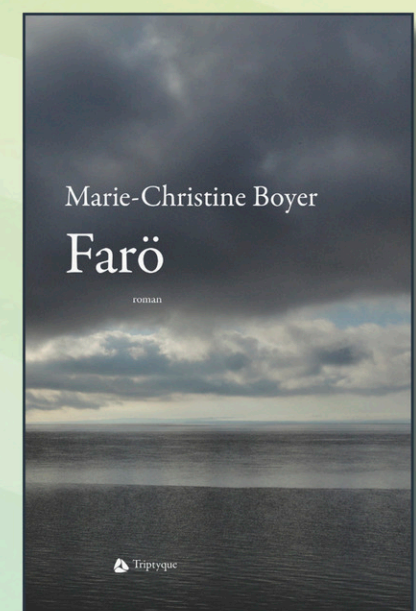
**Laurence Olivier**  
**Les Herbes rouges**  
18,95 \$  
Aussi en numérique



**Richard Héту et Alexandre Sirois**  
**Les Éditions La Presse**  
28,95 \$  
Aussi en numérique



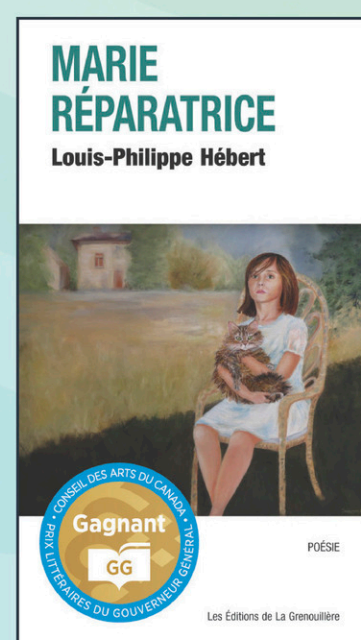
**Jean-Marc Beausoleil**  
**Éditions Triptyque**  
22 \$  
Aussi en numérique



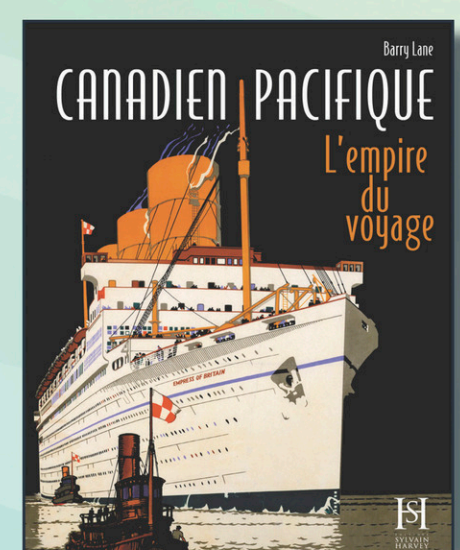
**Marie-Christine Boyer**  
**Éditions Triptyque**  
22 \$  
Aussi en numérique



**Daniel Castillo Durante**  
**Lévesque éditeur**  
24 \$  
Aussi en numérique



**Louis-Philippe Hébert**  
**Les Éditions de La Grenouillère**  
14,95 \$  
Aussi en numérique



**Barry Lane**  
**Éditions Sylvain Harvey**  
44,95 \$

**VOUS LES TROUVEREZ  
CHEZ VOTRE  
LIBRAIRE FAVORI!**

## LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

## Vie et mort d'un maharadjah

Mauricio Segura fait un roman de la vie du pianiste Oscar Peterson

CHRISTIAN DESMEULES

Le génial pianiste montréalais Oscar Peterson (1925-2007) était un personnage plus grand que nature. Assez grand pour que Mauricio Segura (*Côte-des-Nègres* et *Bouche-à-bouche*, 1988 et 2003) se prenne d'audace et décide de s'en inspirer pour en faire la matière d'*Oscar*, son quatrième roman.

On l'a d'abord appelé «the Brown Bomber of the Boogie-woogie». L'immense Duke Ellington lui-même l'avait surnommé le «maharadjah du piano». Pour ses amis, il était simplement «O.P.». Pianiste virtuose dès l'enfance, devenu professionnel à l'âge de 14 ans, Peterson s'est rapidement fait un nom dans le milieu du jazz grâce à l'extraordinaire vélocité de son jeu et à son inventivité mélodique.

Mauricio Segura retrace la trajectoire de cette comète dans un roman qui, comme pour faire écho à la dimension légendaire du pianiste, flirte un peu avec la fable. Partant de l'immigration de ses parents, depuis leur petite île des Caraïbes, dans le quartier populaire de la Petite Bourgeoisie à Montréal, dont il fait un duo de personnages extravagants. Employé pour le Canadien Pacifique, le père était porté sur l'astronomie. La mère, un peu voyante, multipliait les prophéties: «Selon elle, Oscar connaîtrait un destin qui atteindrait des sommets himalayens, mais, attention, son parcours serait semé de tentations effroyables.»

Une sorte de narrateur omniscient, faisant la somme des faits, des inventions et des colportages, nous raconte ainsi la vie du pianiste. À commencer par un moment clé de son destin: la mort tragique de son frère aimé Brad, jeune prodige du piano et fierté de la famille, emporté trop jeune par la «peste blanche» (c'est-à-dire la tuberculose).

À sept ans, Oscar Peterson, c'est un fait, passera un an à l'hôpital pour surmonter les mêmes problèmes de santé. Forcé de délaissier la trompette en raison de la maladie, il va désormais concentrer ses efforts au piano — avec le succès que l'on connaît. «Est-ce alors que s'ouvrit, telle la fleur du flamboyant au



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Mauricio Segura a le plus souvent choisi d'envelopper son histoire d'un léger flou artistique, comme pour atténuer, dirait-on, la dimension trop biographique du roman.

«Quelques mesures plus loin, le climat cabotin avait complètement cédé le pas à des coups de force évoquant des grondements de fauve, des essaims d'abeilles, des jeux de chat et de souris et l'envol de milliers de pigeons, signifiant au public qu'un génie était à l'œuvre»

Extrait d'*Oscar*

printemps, la plaie qui ferait naître en lui un tempérament plus introspectif, nécessaire à la création artistique?»

Pour Oscar P., l'aisance matérielle, sinon la richesse, viendra vite, «tel un pirate qui tombe sur un trésor après un seul voyage en mer». Viendront aussi très vite l'amour, les infidélités, les échecs conjugaux, ses passages à vide.

Au cœur du roman, on trouvera la relation complexe entre le génial pianiste et son gérant (peut-être tout aussi génial), «l'impresario le plus célèbre du milieu du jazz», Norman Granz — fondateur entre autres du célèbre label Verve. Ses efforts soutenus contre le racisme et

la ségrégation aux États-Unis semblent être pourtant largement admis, mais l'auteur d'*Oscar*, à travers le regard de Peterson, sans jamais le nommer vraiment, en fait un personnage sombre et vénérable guidé en toutes choses par l'appât du gain. Le «diable en personne» à qui le pianiste avait vendu son âme et qui «lui avait empoisonné la vie».

Autrement, Mauricio Segura a le plus souvent choisi d'envelopper son histoire d'un léger flou artistique, comme pour atténuer, dirait-on, la dimension trop biographique du roman — quitte à emprunter par moments une tonalité de livre pour enfants. Mais la

touche de réalisme magique, présente dans les premières pages, s'estompe au fil de l'histoire, avant d'être à peu près oubliée.

Un roman parcouru d'un certain souffle, mais qui semble un peu aseptisé. Et qui n'a ni l'énergie ni le doigté de son modèle. Un modèle auquel on ne peut s'empêcher — c'est bien la règle du jeu — de le comparer.

Collaborateur  
Le DevoirOSCAR  
Mauricio Segura  
Boréal  
Montréal, 2016, 240 pages

## De ville en aventure

Une vingtenaire fuit le deuil de son père en parcourant le globe

DOMINIC TARDIF

Histoire archi-familiale: une jeune femme part à l'étranger dans l'espoir de soigner l'apathie qui l'afflige — proverbial spleen adulescent — puis est rattrapée par l'inéluctable destin qui, généreusement, lui fournira une vraie raison de fuir à nouveau. Une grave raison: quelque part en Asie du Sud-Est, Ariane apprend au téléphone le décès subit de son père.

«Soyons francs, je me sentais vide et déprimée avant même que mon père meure. La différence, c'est que, maintenant, j'ai une bonne excuse pour être triste», avoue la narratrice d'*In Between*, premier roman pour adultes de Marie Demers, qui a fait paraître trois livres pour la jeunesse chez Dominique et compagnie. En Argentine, en Irlande, en France, au Cap-Vert, en Belgique et en Inde, la vingtenaire endeuillée flambe son héritage, baise, flâne, dort, arrose son chagrin d'alcool et noue à Pau une improbable amitié avec une adorable mémé.

Dans un style très oralisant, persillé d'une dynamisante dose d'anglais qui fera sans doute rager les zélotes du français langue pure, mais qui ne désorientera pas les habitués de la blogosphère québécoise, la jeune auteure accompagne les amours confuses et le désœuvrement d'une «fille



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

*In Between* est le premier roman pour adultes de Marie Demers.

qui n'a envie de rien», «personnage triste d'un téléroman poche» pas spécialement douée pour l'introspection (un soulagement pour le lecteur qui n'en peut plus de la psychologisation à outrance).

Marie Demers entrecoupe ce carnet de voyage de nombreux retours en arrière, de listes, de courriels, de coups de gueule, de passages à la troisième personne et d'une bienfaisante mesure d'ironie: «Faire un deuil. Faire un deuil, ostie. Donnez-moi une vraie définition, une application pratique, un mode d'emploi. J'entends la formule et j'ai des envies de meurtre. Quelqu'un peut

me dire ce que c'est, faire un deuil?» demande la globe-trotter, au désespoir.

Une soif à étancher

Echevelé, tout croche, nonchalant, souvent verbeux pour rien, agaçant par moments; *In Between* est un de ces romans dont les principaux (charnants) défauts se confondent avec ceux de son personnage principal. Pourquoi cette narration exerce-t-elle alors sur nous un tel ascendant? Parce qu'il y a un rythme, voire une voracité, dans cette écriture sans fioritures, qui déteste les circonlocutions. Osons aussi, même si la notion est glissante,

Collaborateur  
Le DevoirIN BETWEEN  
Marie Demers  
Hurtubise  
Montréal, 2016, 232 pages

BÉDÉ

## Double talent révélé

La demoiselle en blanc fait le lien avec brio entre théâtre et bande dessinée

FABIEN DEGLISE

Le trait au pinceau est noir, dense, mais il livre au final une poésie redoutable, d'une sensualité étonnante, dans cette *Demoiselle en blanc* (Mécanique générale), adaptation en bande dessinée par Éléonore Goldberg d'une pièce de théâtre imaginée il y a quelques années et recadrée ici par Dominick Parenteau-Lebeuf pour les besoins de la cause.

L'action se joue en partie dans la chambre noire abandonnée d'une maison de Berlin que la modernité vient de condamner à la destruction. On est 20 ans après la chute d'un célèbre mur et l'effacement de la trame urbaine de ses derniers stigmates. Depuis 1932, une jeune fille incrustée dans le négatif d'une pellicule photographique y attend pour y être révélée sur du papier. Elle trompe l'ennui en se divertissant avec un félin gibouillé sur un coin de table et surtout en comptant les jours qui la séparent de cet instant où, sur les dunes de l'île de Sylt, dans le nord de l'Allemagne, un photographe a volé son image et son intimité alors qu'elle commençait à se dévêtir pour se jeter à l'eau.

Tout est en évocation et en hypersymbolisme dans ce récit, inspiré par une série de

nus photographiques du dadaïste franco-allemand Raoul Hausmann, qui, en passant par un négatif explore le thème de l'incarnation, du devenir d'une jeune fille qui se questionne sur les noirs, les blancs, la lumière et les contrastes qui vont finalement donner un sens à son existence.

Le texte de Dominick Parenteau-Lebeuf, à l'origine pleine d'images, trouve ici son complément parfait dans le coup de pinceau d'Éléonore Goldberg. Avec une certaine finesse, elle arrive parfaitement à traduire les ambiances, l'éclairage, le grain, l'esprit des photos d'Hausmann, à l'origine de toute cette histoire, dans un tout mis en dessin où la symbiose des corps avec la nature maritime, entre l'improbable et le fabulé, entre le négatif et ce qu'il révèle vraiment, est ici magnifiée.

Les rencontres entre le théâtre et la bande dessinée sont plutôt rares. Elles peuvent, comme ici, être pleines de charme.

Le Devoir

LA DEMOISELLE  
EN BLANCDominick Parenteau-Lebeuf  
et Éléonore Goldberg  
Mécanique générale  
Montréal, 2016, 310 pages

VALÉRIAN MAZATAUD LE DEVOIR

Dominick Parenteau-Lebeuf et Éléonore Goldberg

Gaspard LE DEVOIR  
PALMARÈSDu 1<sup>er</sup> au 7 février 2016

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSIDENTIEL NO DE SEMAINES

## Romans québécois

1	Souvenirs d'autrefois • Tome 2 1918	Rosette Laberge/Les Éditions réunies	-/1
2	Les hautes montagnes du Portugal	Yann Martel/KYZ	-/1
3	Ce qui se passe à Cuba reste à Cuba!	Amélie Dubois/Les Éditions réunies	3/13
4	Le passé recomposé	Micheline Duff/Québec Amérique	1/3
5	Naufrage	Biz/Leméac	2/3
6	Ceux qui restent	Marie Laberge/Québec Amérique	4/14
7	La femme qui fuit	Anais Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles	6/7
8	Baiser • Tome 3 La belle et les bêtes	Marie Gray/Guy Saint-Jean	5/4
9	Des nouvelles d'une p'tite ville • Tome 4 1970...	Mario Hade/Les Éditions réunies	7/4
10	Faims	Patrick Senécal/Alire	8/15

## Romans étrangers

1	City on fire	Garth Risk Hallberg/Plon	1/4
2	Before • Tome 1 L'origine	Anna Todd/Homme	2/2
3	Les enquêtes du département V • Tome 6...	Jussi Adler-Olsen/Albin Michel	3/5
4	La Women's murder club • Tome 13 13e...	James Patterson   Maxine Paetro/Lattès	4/3
5	Millénium • Tome 4 Ce qui ne me tue pas	David Lagercrantz/Actes Sud	7/23
6	Une autre vie	S. J. Watson/Sonatine éditions	5/5
7	La mariée était en blanc	Mary Higgins Clark   Alafair Burke/Albin Michel	6/9
8	Invisible	James Patterson   David Ellis/Archipel	-/1
9	Ugly love	Colleen Hoover/Hugo Roman	-/1
10	Le fils	Jo Nesbo/Gallimard	-/1

## Essais québécois

1	Treize verbes pour vivre	Marie Laberge/Québec Amérique	1/14
2	Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces...	Boucar Diouf/La Presse	2/2
3	Rhapsodie québécoise. Itinéraire d'un enfant de...	Akos Verbovczy/Boréal	4/3
4	Maudit hiver. Toutes les raisons de ne pas l'aimer	Alain Dubuc/La Presse	-/1
5	Manifeste des femmes. Pour passer de la...	Lise Payette/Québec Amérique	9/5
6	Manuel de résistance féministe	Marie-Eve Surprenant/Remue-ménage	5/2
7	Foglia l'insolent	Marc-François Bernier/Édito	8/19
8	La médicratie	Alain Deneault/Lux	3/12
9	Le livre qui fait dire oui	Sol Zanetti/du Québecois	6/2
10	L'état du Québec 2016	Collectif/Del Busso	-/1

## Essais étrangers

1	La puissance de la joie	Frédéric Lenoir/Fayard	1/3
2	Je dirai malgré tout que cette vie fut belle	Jean d'Ormesson/Gallimard	2/3
3	Anonymous. Hacker, activiste, faussaire, mouchard...	Gabriella Coleman/Lux	3/2
4	Sonnez, merveilleux!	Kent Nagano   Inge Klopfer   Isabelle Gabolde/Boréal	4/11
5	Sable mouvant. Fragments de ma vie	Henning Mankell/Seuil	6/16
6	Une certaine vision du monde	Alessandro Baricco/Gallimard	9/4
7	Qui est Daech? Comprendre le nouvea...	Collectif/Philippe Rey	10/2
8	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	5/16
9	Blade avec Épicure	Daniel Klein/Michel Lafon	-/1
10	Le code secret de l'Univers	Grihchka Bogdanoff   Igor Bogdanoff/Albin Michel	8/3

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

## LITTÉRATURE

## FEU

SUITE DE LA PAGE F 1

sourit, on n'a plus envie de rien.» Sur un stationnement étagé adjacent au château Ramezay, là où Nelligan a triomphé en déclamant *La romance du vin*, la jeune femme se réfugie sous un arbre, asperge d'essence ses vêtements et y met le feu devant des témoins impuissants.

Un policier en civil attablé à une terrasse de la place Jacques-Cartier accourt et tente d'éteindre les flammes avec des journaux. Le gardien d'un édifice de la rue Notre-Dame affirmera qu'il a vu une femme passer transportant avec elle un bidon d'essence bleu. Elle succombe à ses blessures à l'hôpital Saint-Luc. Demeurée lucide jusqu'à la fin, elle survit deux jours dans ce sacrifice qu'elle s'est imposé: «*Je lutte contre la terre [...] contre des forces meurtrières; je lutte parce qu'il y a des façons indécentes de mourir*», écrit-elle dans son carnet.

Pendant cet été 1972, la disparition tragique de la jeune femme donne lieu à une petite vague de suicides, l'effet Werther. En consultant les journaux de l'époque, récits et photos les raccordent de proche en proche; un jeune homme s'exécute dans le métro en laissant un poème en guise d'adieu, une femme se condamne en mettant le feu aux rideaux de son appartement, une autre saute dans le vide depuis son immeuble sur la rue Papineau.

Se défaire  
hier au point

de fouiller entre les  
cailloux gras

comme un pied dans  
le ventre

ou un rapport  
quelconque

ce qu'il reste  
de nous

quand nous décidons  
de partir

Poème tiré de *Lecture  
en vélo*

Dans son testament laissé le jour de son suicide, Huguette Gaulin demande à être incinérée réitérant son désir absolu d'amour. En lieu et place du stationnement où le drame s'est déroulé, un espace public vert et fleuri a été aménagé. Rien à cet endroit n'honore sa mémoire, mais ce qu'elle a imprimé en moi est suffisant pour que je la voie surgir chaque fois que j'y viens en pèlerinage.

Collaboration spéciale  
*Le Devoir*

\*D'après une idée originale  
du quotidien *Le Temps*



LOU SCAMBLE

Née à Montréal, la poète, romancière et nouvelliste Carole David est l'auteure d'une œuvre à la fois plurielle et singulière qui comprend notamment *Terroristes d'amour* (prix Émile-Nelligan) et *Manuel de poésie à l'usage des jeunes filles* (prix de poésie Alain Grandbois). *L'année de ma disparition*, son plus récent ouvrage, est paru l'an dernier aux Herbes rouges.

ROMAN QUÉBÉCOIS

## Le Montréal hétérogène de Mark Lavorato

L'auteur dessine une ville phagocytée par la corruption des années 20

DOMINIC TARDIF

9 janvier 1927. Le cinéma Laurier Palace, dans Hochelaga-Maisonneuve, grouille de bambins venus assister à la projection du film muet *Get 'Em Young*. 77 d'entre eux n'en ressortiront pas vivant et s'empilent dans une cage d'escalier lorsqu'un incendie se déclarera dans la salle. En une du *Devoir* du lendemain, un éditorial blâme les autorités locales, qui devraient réglementer beaucoup plus sévèrement la sécurité des salles obscures, et fustige la presse populaire, «*qui conduit les enfants au cinéma, leur en inspire le goût et la curiosité. [...] Elle ne pourra faire perdre de vue aux observateurs que les enfants morts hier sont en partie ses victimes.*» Rien de moins.

C'est dans ce Montréal où le prix d'une vie ordinaire pèse peu, et où une morale étouffante gouverne toujours les esprits que Mark Lavorato entrelace les trajectoires de Serafim et Claire, titre de son troisième roman, le premier traduit en français. Lui est photographe et arrive d'un Portugal agité politiquement. Elle, danse dans les cabarets burlesques de la ville et aspire à tutoyer les cimes de la gloire. Les idées anticléricales et émancipatrices que sa grand-mère lui a léguées traceront les pas de son inubordination — morale, sexuelle, intellectuelle — qui, couplée à un désir de réussir connaissant peu de limites, ne pourront mener qu'à son ostracisme social et familial.



ISABELLE LAFONTAINE

Mark Lavorato rappelle profitablement à quel point il y a longtemps que des femmes mettent en jeu leur santé mentale et physique dans l'espoir de triompher du patriarcat.

Une époque méconnue

Dans un milieu où la jeunesse fane rapidement (plus ça change...), Claire doit user de toutes les ruses pour accéder aux scènes les plus prestigieuses. C'est sa colocataire qui le dit: «*L'autre jour, une femme m'a révélé une règle absolue que je ne connaissais pas: si une fille n'a pas connu le succès avant l'âge de 25 ans, elle ne le connaîtra jamais.*» Claire en a 24.

Fiction historique au ton

élégant mais classique, *Serafim et Claire* brille essentiellement en tant que portrait d'une époque demeurée dans l'angle mort de nos grands récits populaires. Méconnu, le Montréal étonnamment hétérogène que dessine en technicolor Mark Lavorato est phagocyté de toutes parts par la corruption. Les jeunes femmes s'y font avorter au péril de leur vie, des groupes fascistes boivent les paroles de Mussolini et les Noirs ne peuvent mettre

les pieds dans plusieurs lieux publics. Que le bon peuple s'offense du dévoiement de sa jeunesse attirée par le divertissement et les idées nouvelles — et si on accordait le droit de vote aux femmes? — ne peut que satisfaire des puissants pervers et impunis.

La téméraire union liant les personnages titres, qui se croisent pour la première fois sur Sainte-Catherine devant l'incendie du Laurier Palace, s'échafaude cependant un peu tard (au dernier tiers du livre), et à la va-vite, sans qu'on sache s'émouvoir réellement de leur amour trompe-la-mort. Quant à la réflexion fertile que l'écrivain montréalais entend au sujet des périls de l'ambition, elle est rapidement laissée en plan, comme s'il s'en était lui-même désintéressé.

Au moment où le discours féministe occupe une place de plus en plus importante dans l'espace public, Mark Lavorato rappelle profitablement à quel point il y a longtemps que des femmes mettent en jeu leur santé mentale et physique dans l'espoir de triompher du patriarcat. C'est dans le courage que se trouve la dignité de ceux qui n'ont rien d'autre que leurs rêves.

Collaborateur  
*Le Devoir*

SERAFIM ET CLAIRE

Mark Lavorato  
Traduit de l'anglais  
par Annie Pronovost  
Marchand de feuilles  
Montréal, 2016, 464 pages

## MÉMORIALISTE

SUITE DE LA PAGE F 1

Nous sommes ici dans un temps suspendu. Un temps passé, déjà lointain, révolu, mais qui a laissé des traces indélébiles. Et qui est donné à voir dans ce qu'il avait de suspendu: tout et son contraire pouvait advenir, devait advenir, pour le meilleur et pour le pire.

Dans le recul

Nous ne sommes pas dans la nostalgie d'un paradis perdu. Nous sommes dans l'exploration d'expériences limites qui n'ont pas abouti, ou à tout le moins, n'ont pas atteint le but fixé. Nous sommes dans le recul. Le recul des années. Celui qui raconte, mais sans raconter vraiment («*On ne raconte pas un temps pareil: on l'évoque, l'invoque...*»), a atteint le grand âge aujourd'hui, prend-il le soin de préciser.

C'est un travail de memorialiste, de biographe qui le motive. Memorialiste impressionniste, biographe subjectif qui nous immerge dans le quotidien hallucinant, halluciné, d'une petite bande de jeunes dont le narrateur faisait lui-même partie dans les années soixante-dix.

A la tête du groupuscule qui de plus en plus prendra l'allure d'une secte: un certain Jean Lhomme. C'est lui qui a les

idées, le vocabulaire, les références, le charisme. C'est lui qui insuffle l'impulsion d'agir.

Lui qui a des visions, des révélations. Lui, Jean Lhomme, insurgé qui cherche la vérité, la lumière, aussi bien dire la Grande Clairière, au milieu du chaos, de l'obscurité, de la forêt. Il s'avère une sorte de gourou prêt à tout, un mégalomane, un bourreau prêt à défer la mort, à maltraiter son corps, celui des autres aussi. Il s'exprime par paraboles, par énigmes. Les autres ne le comprennent pas vraiment, mais ils le suivent.

A ses côtés, sa muse: Faye Rose. Aussi l'icône de toute la bande. Femme symbole, femme désir, femme phare, femme martyre, déesse de l'amour et de la révolution, qui danse nue dans sa beauté offerte.

Avec Rose Faye et Jean Lhomme, le narrateur forme en ce temps-là une sorte de trinité. Lui-même, s'il participe aux actes dits révolutionnaires, aux coups d'éclat, aux expériences limites du groupe, s'il s'enflamme, se déchaine sexuellement, est aussi en retrait. Observateur engagé, témoin impliqué, il consigne dans ses carnets les actions, idées, rêves, sensations, espoirs, désespérances et dérèglement des sens qui surviennent parmi les siens et chez lui.



## Pierre Ouellet en quelques dates



1950 Naissance à Montréal.  
1983 Soutenance de thèse à l'Université Paris VII sous la direction de Julia Kristeva, après quoi il deviendra professeur de littérature au Québec et titulaire de la Chaire de recherche du Canada en esthétique et poétique.  
1998 Prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec pour son roman *Légende dorée*.  
2006 Prix du Gouverneur général pour son essai *Histoire de regards*.  
2007 Son recueil *Dépôts* lui vaut le Grand Prix Québécois du Festival international de la poésie.  
2008 Il obtient un deuxième Prix du Gouverneur général dans la catégorie essai avec *Hors-temps*. Poétique de la posthistoire.  
2015 Prix Athanase-David pour l'ensemble de son œuvre, qui compte une quarantaine de titres.

Ce serait donc à partir de ces carnets, source servant de guide-témoin, que le narrateur peut aujourd'hui nous faire revivre l'état d'esprit qui animait la petite tribu à laquelle il appartenait, sorte de microcosme extrémiste représentatif de l'époque.

Ainsi: «*On inventerait ça: le Front de libération de l'Air... que Lhomme appelait le Front de libération de la Parole. On ne libérerait pas un territoire mais une mémoire. On ne créerait pas un pays mais un espoir: un espoir sans nom, une espérance sans fin...*»

Autrement dit: «*Aucun objet ne tiendrait devant un tel désir, qui s'étendait à l'infini... sinon la Grande Clairière où l'on imaginait qu'il se perdrait, nous avec lui, notre but ultime étant de nous fondre à jamais dans un désir sans objet, le désir du désir, comme la colère se nourrit d'elle, de celle de Dieu, du monde entier: l'ire absolue, la furie nue. On libérerait l'aire... pour que les souffles passent... tous les barrages, toutes les frontières.*»

Se métamorphoser

C'est à une révolution permanente, totale, qu'aspire en ce temps-là la troupe. C'est à une insoumission généralisée qu'elle prétend se livrer, nourrie de textes sacrés, de mythologie, de littérature, de peinture, de philosophie, de chevalerie. C'est politique, sexuel, métaphysique, spirituel, collectif et individuel, existentiel, artistique, mystique.

Il ne s'agira plus simplement

de changer le monde, mais de se métamorphoser, soi. «*Rien n'agit plus que notre esprit, rien ne s'agit plus que la conscience: voir autrement, parler d'une autre manière, bouger de façon inusitée... voilà ce qui ferait qu'un jour un autre monde se dessinerait.*»

Plus encore, ne plus avoir comme but de changer le monde, mais «*faire du changement un monde en soi: habiter en tout temps l'espace de la métamorphose, être hanté en tout lieu par le temps de la métémorphose...*»

Mais ça ne va pas se passer sans mal, on s'en doute bien. Epuisement, sentiment d'échec en constatant que toutes leurs frasques n'ont rien changé à leur condition, «*pas plus qu'à celle du monde, qui allait son chemin comme si de rien n'était...*»

Ca ne pouvait pas durer. Ça ne pouvait que mener à la dérive. Jusqu'où, jusqu'à quand? Qu'advient-il d'eux dans les années quatre-vingt? Le prochain roman de Pierre Ouellet, qui s'annonce comme une suite à *Dans le temps*, nous éclairera peut-être. Pour ce qui est du point de départ de l'épopée, on peut se référer au premier tome de cette ambitieuse trilogie, *Portrait de dos* (l'Hexagone, 2013), ancré dans les années cinquante et soixante, celles de l'enfance et de l'adolescence.

DANS LE TEMPS

Pierre Ouellet  
Druide  
Montréal, 2016, 368 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Les copains d'abord

CHRISTIAN DESMEULES

À travers un mélange de textes déjà parus et d'inédits, *Exercices d'amitié* poursuit, en faisant feu de tout bois, un travail de bilan entrepris par Yvon Rivard. Dans l'essai qui avait précédé, *Aimer, enseigner* (Boréal, 2012), sorte de «testament» de ses 35 années d'enseignement à l'Université McGill, il nous avait prévenus: «*J'écris pour être fidèle à ce drôle de savoir que j'ai tiré de la littérature, qui mêle tout, le fond et la forme, le vide et l'être, le cœur et la pensée, l'homme et la nature.*»

On connaît le romancier, devenu trop rare, qui nous a donné *Le milieu du jour* et *Le siècle de Jeanne* (Boréal, 1995 et 2005). On croit connaître l'essayiste du *Bout cassé de tous les chemins* et de *Personne n'est une île* (Boréal, 1993 et 2006). On découvre aujourd'hui une autre de ses dimensions, jamais loin des deux premières: l'ami. On le soupçonnait, toutefois, et on ne s'étonnera pas qu'Yvon Rivard cultive la même éthique à écrire ou à enseigner la littérature qu'à vivre et à penser l'amitié — devenue une sorte d'automatisme pour des milliards de gens à l'heure des réseaux sociaux.

Révélateur, miroir, complicité, sentiment qui se nourrit de générosité et d'échange, l'amitié vraie est une chose rare. Et comme la vie elle-même, elle vient avec une date de péremption. «*Mes vieux amis commencent à partir un peu*», nous confie-t-il. Et que fait l'artiste quand commence à sonner le glas? «*Ce qu'il a fait toute sa vie: il s'arrête, se retourne sur ce qu'il vient de voir, de vivre, et s'en détourne, le temps d'une note, d'une photo, pour retrouver ce qu'il vient de perdre et le perdre de nouveau.*»

L'artiste à l'œuvre derrière ces *Exercices d'amitié* paie ici à plusieurs reprises son tribut à Jean-Pierre Issenuth, dont il a été proche. Et qu'il commente la correspondance entre Paul-Émile Roy et Pierre

Vadeboncœur, longue des 3000 pages qu'ils se sont échangées pendant 25 ans («*Écrire à quelqu'un*») ou qu'il s'adresse à Jacques Brault, François Ricard («*Lettre à Sancho*»), Michel Biron, Bernard Emond ou Louis Gauthier, on retrouvera profondeur et exigence.

Une trentaine de textes denses et pénétrants, autant d'épisodes de chaleur humaine, qui alternent entre le témoignage, la lettre ouverte et l'hommage. Des essais où se mélangent de façon intime la littérature et la vie.

L'amitié est-elle soluble dans la politique? Pas toujours. Comme lors des deux référendums sur l'indépendance du Québec ou le projet récent de Charte sur la laïcité et les valeurs québécoises, qui aura lui aussi servi de révélateur sinon de vecteur de solidarités nouvelles. Tout comme le séisme qui a dévasté Haïti en 2010 lui inspire certaines de ses pages les plus chargées d'humanité («*Si Haïti était une arche*»).

Ses vieux amis commencent à partir un peu, mais voici qu'ils lui reviennent aussi par d'autres chemins, explique-t-il, «*grâce à mes jeunes amis qui passent tout naturellement de Nietzsche à Vadeboncœur, de Brault à Beckett, de Pessoa à Issenuth, je les retrouve dans tous mes amis, plus ou moins jeunes, dont "la soif d'une vie en vérité" est tellement grande que je n'ai plus le temps de vieillir, que je ne vois plus la mort approcher, tout occupé que je suis à suivre le cours du monde, que leur amitié me donne à lire comme une fable aussi simple que mystérieuse, qu'il faut réécrire sans cesse pour ne pas qu'elle finisse, pour ne pas laisser la terreur de la fin occulter le miracle du recommencement.*»

Collaborateur  
*Le Devoir*

EXERCICES D'AMITIÉ

Yvon Rivard  
Leméac  
Montréal, 2015, 280 pages

NOUVEAUX REGARDS  
EN HISTOIRE SEIGNEURIALE  
AU QUÉBEC

Sous la direction de  
Benoît Grenier  
et Michel Morissette



SEPTENTRION.QC.CA  
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

## LIVRES

## Entre la langue et les bisons

Fauconnier, éleveur, littéraire et prof, Dan O'Brien est une drôle de bébête

LOUIS  
HAMELIN

L'espèce d'écrivains qu'on identifie couramment par les mots «nature writers» (*Scriba natura occidentalis*) renferme décidément de drôles de spécimens. Leur ancêtre commun, Henry-David Thoreau, était un parfait misanthrope qui, au moment de récolter la bronchite qui allait le coucher sur son lit de mort, était occupé à compter, en pleine nuit, les anneaux de croissance d'un arbre fauché par la tempête. Dernières paroles : «Moose... Indians...»

Leur père spirituel, Edward Abbey, fut aussi le père intellectuel de l'écoterrorisme. Dans ses dernières volontés figurait le désir d'être inhumé sous un désert de l'Ouest américain. La nature a réclamé le corps. Personne ne sait où il repose aujourd'hui.

Quant à l'emblématique Rick Bass, à titre de géologue natif du Texas, il était voué à une carrière dans le pétrole, mais s'est retrouvé un jour à parcourir la haute montagne en compagnie d'un biologiste et d'un vétérinaire du Vietnam sur la trace fantomatique des derniers grizzlys du Colorado.

Cette espèce littéraire se reconnaît à certains traits distinctifs. D'abord le sexe : mâle le plus souvent. Et les chiens de chasse. *Scriba natura occidentalis* possède typiquement non pas un, mais plusieurs chiens de chasse, qui lui servent à traquer une variété de volatiles allant de la tourterelle triste au lagopède à queue blanche des Rocheuses en passant par le tétras à queue fine de la Grande Plaine. Il ne chasse pas pour la grosse paire de cornes. C'est un gastronome. La pêche à la mouche est un autre indice relativement fiable : le «nature writer» qui fréquente les bois du Michigan ou les collines du Montana s'adonne, de manière caractéristique, à cette forme d'ascèse qui est aussi une excellente source d'oméga-3.

Il existe même une sous-espèce dont les représentants possèdent un ranch et y vivent, à longueur d'année ou en saison. Thomas McGuane en était, jusqu'à tout récemment, le spécimen le plus visible. Mais on vient de découvrir, près des Badlands dans le Dakota du Sud, un animal étonnant. Il s'appelle Dan O'Brien. Comme ses congénères, il se fait accompagner, à la chasse



JOËL SAGET AGENCE FRANCE-PRESSE

L'écrivain Dan O'Brien est un éleveur de bestiaux et un chasseur redoutable secondé par son faucon gerfaut, prestigieuse machine de mort produite par la pureté désolée des ciels du Nord.

aux oiseaux, de plusieurs auxiliaires canins, avec cette différence que, une fois le gibier repéré par le chien d'arrêt, puis envolé grâce au concours d'un chien leveur, O'Brien, plutôt que de s'efforcer de cribler de petit plomb une gélinolette pétaradante transformée en missile

*Scriba natura occidentalis*

possède typiquement non pas un, mais plusieurs chiens de chasse

Cruise, fait intervenir un troisième spécialiste, une prestigieuse machine de mort produite par la pureté désolée des ciels du Nord et 150 000 millions d'années d'évolution continue : un faucon gerfaut.

## Contradictions

Dan O'Brien pratique la fauconnerie. Il n'a pourtant rien à voir avec un émir assis sur un royaume de sable et de mirages dont les pétrodollars, entre autres saloperies, alimentent un marché noir d'espèces menacées. Non, il est juste un écrivain étasunien qui se trouve à élever des bisons et à enseigner à l'université (littérature anglaise et écologie), une étrange bébête, capable de se payer un ranch de 1000 hectares près de Cheyenne River, au cœur de l'antique pays sioux, avec la silhouette bleutée de la chaîne des Blackhills ondulant à l'horizon. «Aussi loin que la vue portait, on n'apercevait ni constructions ni routes, pas même de clôtures. [...] «On peut voir la courbe de la Terre, j'ai dit. On doit se trouver sur les terres de la propriété.»

1000 hectares. Avec dix fois moins, on élève des vaches à Saint-Séverin. Avec mille fois moins, on construit une cabane et on se fait écrivain. O'Brien, lui, est fauconnier, pasteur de bestiaux à demi sauvages et écrit des bouquins. D'accord, il n'est pas millionnaire, mais il a un bon banquier, sa tribu (amis, famille, hommes engagés) aussi, il le faut bien, avec 30 kilomètres de clôture à poser, et entendre deux sécheresses, il arrive que la terre travaille un peu pour eux. Et si la plus grande superficie de ce ranch est couverte de bonne herbe à bisons, on peut être certain que notre homme en a réservé au moins un lopin dont la seule vocation est de constituer, pour humains, chiens et oiseaux, un couvert à tétras à queue fine de première catégorie.

«Il y a eu une minuscule étincelle d'argent haut dans le ciel et j'ai entendu le gloussement du tétras débusqué, sans détacher mes yeux du ciel. Il y a eu quelques éclats lumineux de plus et la forme d'ancre du faucon s'est matérialisée, a accéléré, et a commencé à tourner en chute libre. Le grésillement des ailes est parvenu jusqu'à mes oreilles. Puis j'ai vu le faucon foncer droit sur moi et j'ai entendu le tétras vrombir au-dessus de ma tête. Il y a eu une volée de plumes...»

Ça reste une curieuse façon de s'amuser, si vous me demandez mon avis. Il faudrait peut-être qu'on m'explique. A première vue, un écologiste qui donne l'impression d'encoura-

ger le commerce des oiseaux de proie incarne une intéressante contradiction. Je suis capable de concevoir la traque des gibiers petits et gros en lien avec la table, mais à Cheyenne River, c'est au tueur ailé en liberté surveillée que revient le privilège de dépecer la victime encore chaude, et dans cette sagesse mise en scène d'un fait de prédation, l'appel aux instincts et le plaisir de l'homme se résumant en définitive à un acte de voyeurisme. Et O'Brien, de toute manière, préfère la viande de bison.

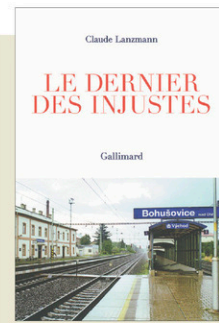
Son grand truc, c'est de travailler au rétablissement de l'équilibre écologique primitif des Grandes Plaines en favorisant le broutage de ces dernières par des troupeaux de bisons errant au large des barbelés, en semi-liberté sur ces terres jadis hantées par des hardes formées de millions d'individus.

Le livre dans lequel il relate cette aventure vaut plus que (je cite de mémoire) «l'infopub déguisée en chronique familiale» que raillait, à la sortie de la version originale en 2014, un certain plumitif du *Wall Street Journal*. Pour la vraie info-pub, et pour recevoir directement dans votre assiette, par FedEx, le steak de bison nourri aux bons herbes natis grâce auquel O'Brien peut financer son entreprise : [bit.ly/1TSylc](http://bit.ly/1TSylc).

## WILD IDEA

Dan O'Brien  
Traduit de l'américain  
par Walter Gripp  
Au diable vauvert  
Paris, 2015, 395 pages

## LA VITRINE



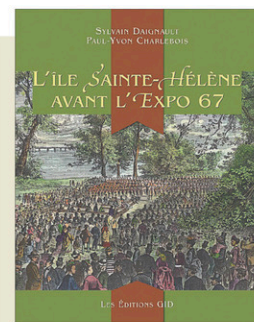
## HISTOIRE

## LE DERNIER DES INJUSTES

Claude Lanzmann  
Gallimard  
Paris, 2015, 131 pages

Le document filmique *Shoah* de Claude Lanzmann — 12 ans de travail, 9 heures de film, 220 heures d'épreuves de tournage disponibles en consultation — n'est pas à présenter. Quatre films s'y sont ajoutés, concernant des personnalités spécifiques : Maurice Rossel (*Un vivant qui passe*, 1997), Yehuda Lerner (*Sobibor*, 14 octobre 1943, 2001), Jan Karski (*Le rapport Karski*, 2010) et Benjamin Murelstein (*Le dernier des injustes*, 2013). *Le dernier des injustes* est le texte, bien présenté, de l'entretien que Lanzmann a eu avec Murelstein, dernier président du Conseil juif du camp de Theresienstadt, en Tchéquie. Tourné à Rome en 1975, ce dernier doyen, qui avait été rabbin à Vienne, exerça sous les nazis dans ce ghetto dit modèle. «Il ne ment pas, il est ironique, sardonique, dur aux autres et à lui-même», dit Lanzmann. Ce récit exceptionnel raconte en détail ce qui s'est passé et apporte un point de vue critique sur le procès d'Eichmann. La thèse d'Arendt sur la banalité du mal est aussi mise en pièces par la force de ce témoignage. Murelstein, par sa position, a eu la vie dure d'avoir survécu à Theresienstadt. Son récit, d'une clarté indispensable, est à verser au grand dossier de l'Histoire.

Guylaine Massoutre



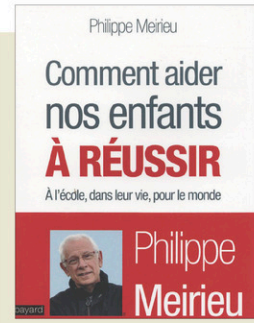
## HISTOIRE

## L'ÎLE SAINTE-HÉLÈNE

AVANT L'EXPO 67  
Sylvain Daignault  
et Paul-Yvon Charlebois  
Éditions GID  
Québec, 2015, 285 pages

Les Montréalais sont attachés à l'île Sainte-Hélène. Ils n'ont guère aimé l'idée d'en céder une partie au milliardaire Guy Laliberté pour lui permettre d'aménager un espace consacré aux nouveaux rites funéraires comme le révélait *Le Devoir* il y a un an. À l'approche du 50<sup>e</sup> anniversaire de l'Expo 67, Sylvain Daignault et Paul-Yvon Charlebois proposent une excursion historique dans ce petit bout de terre perdu au milieu du Saint-Laurent. De Samuel de Champlain à Jean Drapeau, les auteurs relatent la transformation de ce jardin insulaire en dépôt de munitions puis en camp de prisonniers au cours de la Seconde Guerre mondiale. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, on évoque déjà la possibilité d'y tenir une exposition internationale. La concrétisation de ce projet a bouleversé le paysage bucolique de Sainte-Hélène. «Rarement un lieu physique a-t-il été à ce point modifié», constatent les auteurs. Presque tout ce dont nous avons parlé dans ce livre a disparu pour toujours.»

Dave Noël



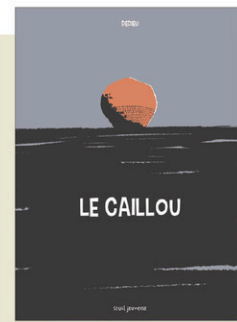
## PÉDAGOGIE

## COMMENT AIDER NOS ENFANTS À RÉUSSIR

À L'ÉCOLE, DANS LEUR VIE, POUR LE MONDE  
Philippe Meirieu  
Bayard  
Paris, 2015, 192 pages

Grand penseur français de l'éducation, le philosophe Philippe Meirieu appartient à ce qu'on appelle, en France, le camp des pédagogues. Au Québec, ces derniers trouvent leurs pendant chez les tenants du renouveau pédagogique. Or, il faut lire Meirieu pour constater que l'opposition entre les pédagogues réformateurs et les républicains conservateurs relève trop souvent de la caricature. Partisan du courant de l'Éducation nouvelle, qui prône notamment des méthodes actives d'apprentissage, Meirieu, très attaché à la tradition des pédagogues audacieux et émancipateurs (Dewey, Freinet, Freire), est aussi un brillant apôtre de l'exigence éducative et de la fréquentation des grandes œuvres à l'école. Il parvient, dans ce beau livre, à réconcilier le nécessaire conservatisme scolaire d'Hannah Arendt et l'audace pédagogique de Maria Montessori. Nul besoin d'être toujours d'accord avec lui pour reconnaître la qualité de ses stimulantes réflexions. Il suffit d'aimer nos enfants et de croire à l'école.

Louis Cornélius



## JEUNESSE

## LE CAILLOU

Dedieu  
Seuil jeunesse  
Paris, 2016, 48 pages

«Les hommes sans mémoire n'ont pas d'avenir», peut-on lire en début et fin d'histoire de ce nouvel album signé Thierry Dedieu. Véritable coup de poing, ce texte sur le barbarisme et la tyrannie nous plonge au cœur du Karabastan, pays imaginaire envahi par les Khomènes. Sans pitié et sans reproche, ces conquérants massacrent les habitants puis détruisent rapidement le caillou, ou la montagne perle, situé en plein centre du territoire et sur lequel on peut lire des inscriptions qui racontent l'histoire, mémoire du peuple. Les illustrations épurées nous dévoilent des personnages au regard tranchant, des scènes froides accentuées par le choix des couleurs. Dans ce paysage gris et noir perce l'orangé, couleur du rocher, mais aussi de l'envahisseur. Présentées en format pleine page, les scènes en sont d'autant plus percutantes pour l'œil. L'auteur raconte ici avec aplomb et rage le sort réservé à trop de sites culturels, statues, livres rasés, brûlés par des oppresseurs sans scrupule. À mettre entre toutes les mains pour que vive la mémoire.

Marie Fradette

## ROMAN FRANÇAIS

## Un besoin de liberté

Vivre le grand âge peut être un calvaire. Céline Curiol s'oppose à ce déni d'imaginaire.

GUYLAINE MASSOUTRE

Ils sont vieux, fûtés et parfois coquins, tant ils ont vécu. Désinhibés, ils n'ont plus rien à perdre. Ils sont entrés dans ce grand âge qui interpelle la fin. Puisque l'avenir n'est plus pour eux, ils veulent vivre encore, apposer leur signature à ce qui les concerne, peut-être même en beauté. Comprendre ce qui est resté en suspens. Tirer encore une leçon de vie.

Ceux-là font l'objet de films ou de romans étonnants. Ah, les impayables mémés d'Antoine Volodine ! Et la mère enragée chez Lydie Salvayre ! Signe des temps où l'espérance de vie s'est allongée, on a vu Yves Bichet et son attachant *L'été contraire* (Mercure de France, 2015), comme *Les vieilles* (Joëlle Losfeld, 2010) de Pascale Gautier, toujours pleine d'humour. Dans son premier roman, *Les oubliés du dimanche* (Albin Michel, 2015), Valérie Perrin met en scène une centenaire et Serge Revel, dans *Les grandes évasions* de Paul Métral (Rouergue, 2015), raconte les fugues répétées d'un vieux monsieur. Avec *Les vieux ne pleurent*

jamais, Céline Curiol ne fait donc pas exception.

L'astuce de Curiol est moins son sourire que la lenteur et l'effort ciblés de son héroïne. Elle imagine une septuagénaire, établie à New York, qui décide de revenir sur les lieux de ses origines françaises afin de boucler son parcours en soldant ses comptes avant qu'il ne soit trop tard. Le titre désigne l'énergie contenue de la dame et son absence de nostalgie — la force qu'elle met à donner une dernière profondeur à son existence.

*Les vieux ne pleurent jamais* se laisse découvrir peu à peu. On ne verra pas tout de suite ce qu'il y a d'inusité chez la narratrice, la forme de sa mémoire et de ses désirs neufs, assez alambiqués et prudents, qui naissent aux changements de son âge. Aime-t-elle encore sa vie, alors que son corps se défait dans le miroir ? Au fil des pages, une impression de lucidité se précise. Et un nouveau pan de sa personnalité se laisse entrevoir.

La relation avec sa voisine, une plus vieille femme qui surfe sur le Net pour satisfaire sa vie sexuelle, la pousse en avant : «Mais voyons, Janet,

ce serait ridicule de me croire séduisante ; ridicule, répéta-t-elle, alors tu ne te considères donc plus comme une femme ? » Forte des propos que lui tenait son mari décédé, qui lui revient, Judith va entreprendre le chemin à rebours de son émigration. Retrouver sa famille, qu'elle a quittée après une dispute virulente, due à l'intrusion autoritaire de son frère et de sa mère dans sa vie sexuelle naissante.

## La force de parler

L'amitié de Judith avec Janet et le compère Jerry l'aide à découvrir les possibilités de son âge. Un premier voyage va secouer ses préjugés et lui enseigner que les songes, qui encombraient sa vie, peuvent se muer en actes. Elle revoit sa jeunesse, ses deux mariages, sa familiarité avec New York, sa vie délaissée, et quelque chose de neuf en émerge, une liberté tranquille, une curiosité à assouvir.

Elle ne changera pas le monde, mais va inverser la pente dépressive de la fatalité. En combattant l'effondrement montant, le manque de transmission, le silence, elle assume un rôle inattendu de tiers. «C'est drôle quand même cette manière que nous avons de tricoter des histoires à partir

de ce qui nous semble inexplicable», lui dira sa nièce française, alors qu'elles se découvrent, se lient un moment et s'entraînent sans l'avoir prévu ni voulu.

Le roman de Curiol n'offre aucune solution surréaliste au vieillissement, mais partage une douceur attentive, la conviction que les vieux, s'ils le veulent bien, nous offrent des repères. «Je marche et voudrais ainsi continuer sans relâche le long des chemins qui se dérouleront à mes pieds, n'allant nulle part au hasard, avançant toujours. De la sorte pourrait s'exercer le peu de volonté qu'il me reste. [...] Marcher jusqu'à ce que ma pensée se fixe, se fige autour de la béance, sans la commenter ou la comprendre, et n'en bouge plus. M'écrouler de fatigue s'il le faut pour y parvenir.» Tel est le testament sans fracas de cette septuagénaire, satisfaite d'avoir repris en main le vrai fil de sa vie et d'y nouer quelques autres.

Collaboratrice  
Le Devoir

## LES VIEUX NE PLEURENT JAMAIS

Céline Curiol  
Actes Sud  
Arles, 2016, 324 pages

## ESSAIS

# Quand la culture était contre

En quête de liberté, les « freaks » des années 1960-1970 ont plutôt trouvé le désenchantement

LOUIS CORNELLIER



« **A**urais-je été résistant ou bourreau ? » se demande l'écrivain français Pierre Bayard dans un livre portant ce titre et paru aux éditions de Minuit en 2013. Il m'arrive, pour ma part, de me demander si j'aurais été militant marxiste-léniniste ou écrivain contre-culturel dans les années 1970. À l'époque, j'étais trop jeune pour devoir affronter ce dilemme. Depuis, cependant, la question m'est souvent revenue en tête. J'ai flirté, dans la vingtaine, autant avec la contre-culture tardive qu'avec la queue de la comète gauchiste. Je n'ai choisi ni l'une ni l'autre — mon souverainisme social-démocrate en fait foi —, mais les deux courants m'ont, d'une certaine manière, inspiré et enthousiasmé.

Evidemment, l'analogie entre le dilemme de Bayard et le mien est boiteuse. Dans le premier cas, l'alternative oppose le courage (la résistance) à la lâcheté (la collaboration), alors que, dans le second, elle n'oppose, dans le contexte québécois, que deux refus distincts, quoiqu'identifiés à la gauche, de l'ordre établi.

Ce second dilemme n'est pas insignifiant pour autant. « *Les uns voulaient révolutionner les structures de la société*, explique le sociologue Jean-Philippe Warren dans *La contre-culture au Québec, tandis que les autres, suivant l'injonction rimbaldienne, voulaient changer la vie et croyaient qu'en convertissant une à une les personnes, on finirait par changer le monde.* » Que choisir ? Marx ou Kerouac ? Charles Gagnon ou Raoul Duguay ? Les deux courants, on le sait aujourd'hui, ne sont pas parvenus à changer le monde dans le sens souhaité, mais ils ont néanmoins marqué bien des consciences, pour le meilleur et pour le pire.

## Rejet de la société

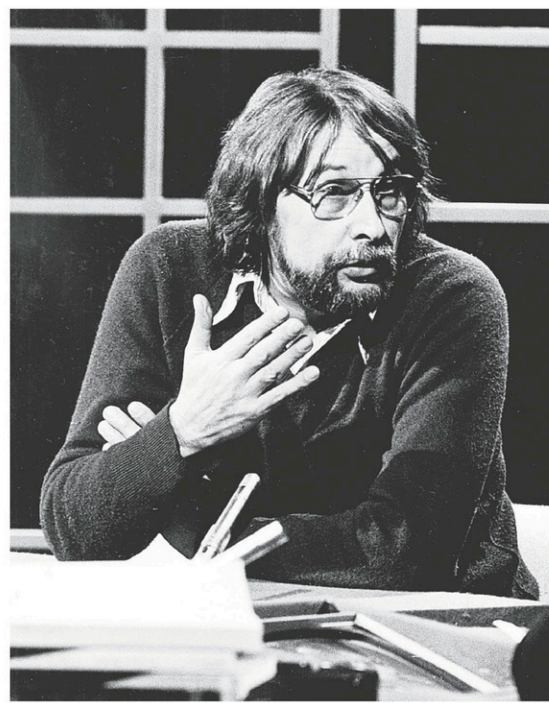
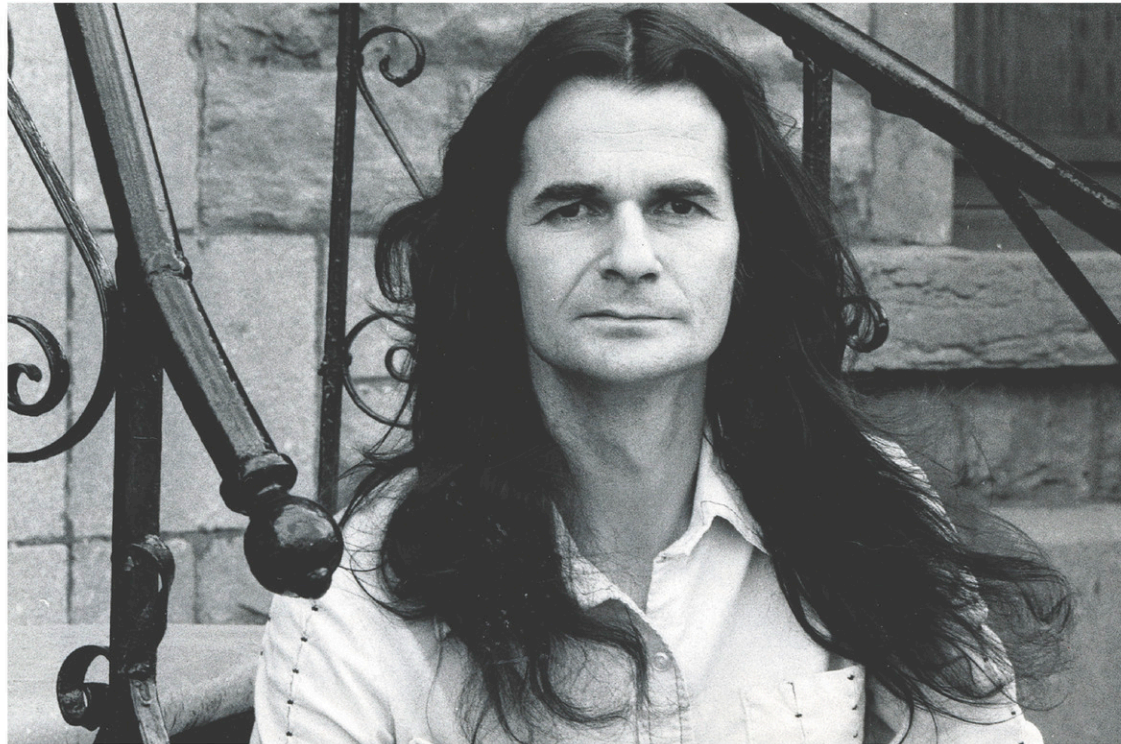
Dirigé par les professeurs de littérature québécoise Karim Larose (Université de Montréal) et Frédéric Rondeau (Université du Maine), le collectif *La contre-culture au Québec veut « rendre compte des désirs ayant animé [cette] époque »*, dont le moment fort se situe entre 1965 et 1975, dans divers domaines (musique, cinéma, littérature, arts visuels et militantisme).

Parfois savantes, les études regroupées dans ce livre restent, en général, très lisibles et mettent bien en lumière les fulgurances, les pauvretés et les contradictions de la pensée et des œuvres des « tripeux » et des « freaks » québécois de ces années-là, c'est-à-dire, résume Warren, des « marginaux qui cherchaient une façon différente de vivre de celle proposée par la société de masse ».

On doit la notion de contre-culture, expliquent Larose et Rondeau, à l'historien états-unien Theodore Roszak. Ce dernier la définit, en 1969, comme une conception du monde opposée à la société technocratique occidentale « qui dénature et dépouille l'homme ». Les adeptes de ce courant se rejoignent dans « un rejet partagé de la culture officielle », mais présentent de multiples visages.

La contre-culture, en ce sens, c'est autant l'idéologie « sexe, drogue et rock'n'roll » que la découverte des spiritualités orientales et l'expérience du retour à la terre et des communes. À la fois individualistes de tendance anarchiste et en quête de liens communautaires, les « freaks » partagent un commun refus du « système » et « l'idée que la transformation de la société doit d'abord passer par la révolution des consciences individuelles ».

Pour eux, explique Jean-Pierre Sirois-Trahan, le moteur de l'histoire n'est plus la classe ouvrière,



Trois figures de la contre-culture québécoise : Gilbert Langevin, Josée Yvon et Jean Basile

mais les individus réfractaires aux institutions (État, armée, école, famille, etc.). Cet apolitisme, qui explique le caractère éclaté du mouvement, leur sera souvent reproché. Il constitue d'ailleurs, à mon avis, l'une des causes, avec le rejet de toute tradition, du naufrage de cette aventure.

## Désenchantement

On imagine souvent la contre-culture heureuse et festive. Elle le fut parfois, surtout en musique, mais le désenchantement n'était jamais loin. Cela est particulièrement remarquable dans les films rugueux de Pierre Harel, finement analysés ici par Germain Lacasse et Sacha Lebel, mais plus encore dans le domaine littéraire.

Frédéric Rondeau montre avec justesse que les œuvres des Jean Basile, Paul Chamberland, Gilbert Langevin, Patrick Straram et Denis Vanier « sont traversées par l'espoir, sans cesse déçu, d'échapper au monde de la fragmentation, de la solitude et de l'incomplétude ». Ces auteurs ne croient plus à la tradition et au système actuel, mais peinent à concevoir « un monde meilleur ».

Dans l'œuvre de Josée Yvon, étudiée ici par Valérie Mailhot, le refus de la culture dominante se fait agressif, violent, et passe par un culte trouble de la drogue et des pratiques sexuelles marginales, conçues comme des agressions envers tous les pouvoirs. Yvon mourra du sida

en 1994. Plusieurs de ces auteurs (Vanier, Langevin, Straram et Basile), d'ailleurs, n'atteindront pas le cap de la soixantaine.

En exprimant sans ménagement une profonde insatisfaction à l'endroit d'une société technocratique déshumanisante, l'élan contre-culturel témoignait d'un sain sursaut de la conscience. En revanche, l'individualisme et l'apolitisme qui ont caractérisé son désir subversif le condamnaient à la faillite. À l'époque, le « système » craignait plus le Parti québécois que les « freaks » enfumés, dont tous les symboles ont vite été récupérés par la société de consommation.

Là où les gauchistes ont fait l'erreur de croire que la révolution exigeait le sacrifice de l'individu, les contre-culturels ont sombré en croyant que la somme des subversions individuelles constituait la solution à un problème collectif. Or, on ne change pas le monde dans le bon sens en niant la valeur de la personne ou en cherchant à échapper à la politique en jouant du rock et en fumant du pot.

[louisco@sympatico.ca](mailto:louisco@sympatico.ca)

## LA CONTRE-CULTURE AU QUÉBEC

Sous la direction de Karim Larose et Frédéric Rondeau  
Les Presses de l'Université de Montréal  
Montréal, 2016, 530 pages

# Une femme dans la révolte

Julie Bruneau-Papineau se démarquait des autres femmes patriotes autant par la quantité que la qualité de ses écrits

MICHEL LAPIERRE

En 1836, Julie Bruneau préconise à son mari Louis-Joseph Papineau, chef des patriotes, « une ferme résistance » en visant l'émancipation du peuple. « *Si on ne peut rien obtenir, il faudra inévitablement l'avoir par la violence* », lui écrit-elle. On comprend que l'historienne Mylène Bédard, en la citant dans *Écrire en temps d'insurrections*, y réfute son confrère Allan Greer pour qui les femmes sont absentes de la révolte du Bas-Canada.

Dans une lettre, Louis-Joseph révèle d'ailleurs à Julie, en 1850, à quel point elle l'a poussé à l'action politique : « *La vie publique a, de tout temps, été ma bête d'avarion ; tu m'y as "encalifourché" à me faire rompre le cou dix fois pour une.* » Cela corrobore singulièrement l'ouvrage que la jeune historienne de la littérature, née en 1986, a consacré à l'art épistolaire et à l'usage de la presse chez les femmes patriotes entre 1830 et 1840.

Des cinq principales épistolaires dont Mylène Bédard analyse la pensée et l'écriture à travers un corpus de 300 lettres, Julie Bruneau-Papineau se distingue de loin, autant par la quantité que par l'originalité. Elle devance, par exemple, celles qui, après elle, sont les plus fécondes : Rosalie Papineau-Dessaulles, sa belle-sœur, et Marguerite Harnois, belle-sœur du journaliste patriote Ludger Duvernay. Fait encore plus remarquable : elle est la voix d'une société asservie et illettrée qu'elle ose critiquer.

## Franc-parler

Dès 1836, elle prévient Louis-Joseph Papineau que l'échec de la révolution tant souhaitée est presque certain : les patriotes ne parviendraient pas à secouer le joug britannique. Elle lui écrit : « *Les Canadiens sont incapables de lutter : je n'ai presque plus d'espoir de succès. Tu ne connais pas les Canadiens... Si on leur montre les grosses dents, ils sont tout à coup sans courage.* »

Mylène Bédard souligne avec raison que le franc-parler de Julie Bruneau-Papineau tranche sur l'attitude des femmes de l'époque qui craignent de contrarier leur mari en exprimant des vues personnelles. Narquoise, l'épistolière avoue à son mari qu'elle n'obéit « peut-être » pas « en tout point » à ses « ordres absolus ». Elle lui précise : « *Je me permets quelquefois d'y dévier, au grand scandale de ces hommes qui prêchent tant l'indépendance et qui aiment tant leur liberté et, par contraste, exigent tant de soumission de leur épouse.* »

La condition féminine s'apparente à la situation coloniale. Julie Bruneau-Papineau n'est pas loin de le penser. Pour elle, les hommes qui parlent d'indépendance n'en saisissent pas la réalité aussi bien dans le mariage que dans la vie nationale. Les novateurs ne sont pas « de ce siècle » où « l'égoïsme » l'emporte sur « la vertu patriotique », sur « tout sentiment de parenté et d'amitié », croit la femme idéaliste que Mylène Bédard fait admirablement surgir de l'ombre derrière le chef politique qui lui doit beaucoup.

Collaborateur  
Le Devoir

ÉCRIRE EN TEMPS D'INSURRECTIONS  
PRATIQUES ÉPISTOLAIRES ET USAGES DE LA PRESSE  
CHEZ LES FEMMES PATRIOTES (1830-1840)  
Mylène Bédard  
PUM  
Montréal, 2016, 340 pages

## DOSSIER UN PEUPLE ET SON RÊVE

Par Laurent Laplante

Quand un peuple s'ébranle vers son indépendance, la littérature l'accompagne avec ses ressources de mémoire, d'inspiration et de rêve. Elle constate les avancées, pointe les défis, enregistre leçons, gloires et défaites. Le projet québécois vit cette étape : entravé à mi-course, il s'offre la chronique des efforts et le souvenir de ses artisans. [...]

Vues diverses, mais convergence des témoignages : grâce au livre, un peuple prend possession de son cheminement. Serait-ce l'entêtement d'un rêve inachevé ?

NOUVEAU VISUEL

# NUIT BLANCHE

N°141 hiver 2016 8,95 \$

magazine littéraire

Herménégilde CHIASSON  
Théâtre et identité

Mathieu ARSENAULT  
Roland BARTHES  
Marie CARDINAL  
André LANGEVIN

DOSSIER  
Un peuple et son rêve

En kiosque et en librairie le 11 février 2016

Le nouveau  
nuitblanche.com  
est en ligne

Magazine imprimé + Web compris

34 \$ seulement 1 an, taxes incluses

+ d'articles

+ d'archives

exclusivités Web

compatibilité téléphones et tablettes

POUR VOUS ABONNER

[www.nuitblanche.com](http://www.nuitblanche.com)

ou [abopub@nuitblanche.com](mailto:abopub@nuitblanche.com) ou 418 692-1354